

La curiosité chez les animaux.

M. Henri Coupin a publié dans "La Revue" un intéressant article sur la "Curiosité chez les animaux".

Un cas vraiment singulier de curiosité a été constaté à plusieurs reprises par J. V. Laborde, le regretté chef des travaux de physiologie de l'Ecole de médecine de Paris...

Il faut d'ailleurs ajouter que cet animal n'était pas ordinaire en son genre et était, par exemple, plus courageux que ne le sont habituellement ses congénères.

Un bon moyen d'exciter la curiosité des animaux est de les faire regarder dans un glace.

plet, dans une pièce où était laché un Macaque Bonnet Chinois (espèce relativement peu connue), de grandes glaces posées sur le parquet et dans lesquelles le singe pouvait se mirer à loisir.

Il est assez curieux de constater que, généralement, les animaux restent indifférents devant les portraits, même des personnes qui leur sont chères, et dont la ressemblance devrait, semble-t-il les frapper.

Voici qui est encore plus caractéristique: "Il y a dix ou douze années, dit un correspondant du journal anglais "Nature", mon mari fit faire son portrait par F. Phillips, R. A., mais comme il était appelé au sud, il le laissa à Londres pour qu'on achève de le monter et de l'encadrer.

Les animaux peuvent aussi reconnaître des portraits, non de personnes, mais d'animaux.

Un autre lecteur du même périodique cite un fait du même genre. "Mon chien, dit M. Bannister, avait établi sur sa table un petit miroir vertical à l'aide duquel il dessinait sur bois, d'après nature, l'image de ce qu'il voyait dans la glace."

EN CHINE

LA FAMILLE CHINOISE

Les événements survenus en Chine, à la suite de la mort de ses souverains, viennent d'appeler tout particulièrement l'attention sur ce vaste Empire.

On lira donc avec intérêt ces pages curieuses sur la famille chinoise empruntées à la belle étude de Dr A. F. Legendre: "Deux années au Letchouan".

Il est banal de dire que la famille est l'unité sociale par excellence, cependant rien n'est plus vrai en ce qui concerne la Chine surtout. Cette organisation originale forme ici un tel bloc, ses éléments se tiennent par des liens naturels et artificiels si étroits, la tradition, la religion, les lois l'ont si formidablement étayés, cimentés, qu'elle semble pouvoir toujours garder son équilibre, se suffire à elle-même en dehors de toute intervention étrangère.

Elle est si forte, la famille chinoise, elle a si pleinement confiance en la puissance de ses aptitudes vitales, en l'endurance de ses organes, qu'elle se complait en un splendide isolement, se replie sur elle-même, ne cherche point le trait d'union avec les autres.

Cet isolement de la famille a eu les conséquences que l'on devine, au point de vue de la genèse de ce grand sentiment qui traduit le besoin, chez un peuple de grouper toutes les forces vives pour la défense d'un patrimoine commun.

La mère est quantité négligeable, ne compte pas: son action sur l'enfant, sur le fils en particulier, est très limitée.

La mère n'a plus le droit de le fouetter. Son règne de petit tyran peut succéder.

La fille n'a aucun de ces privilèges. Elle sera servie toute sa vie, sans volonté, sans influence, entretenue systématiquement dans une ignorance crasse, reléguée au fond d'un "yamen" ou d'un "Kong Kouan" (hôtel particulier) avec les "ya teou" (esclaves femelles).

La perle est naturellement le fils, et la tuile la fille. La mère elle-même n'est jamais fière de donner le jour à une fille, tant sont forts les préjugés contre elle.

procréatrice, sera souvent le pire tyran de sa fille: elle se vengera sur elle de son autorité méprisée par le fils, de ses rancœurs d'épouse, de ses souffrances de bru.

Comme une citadelle, le château était planté à la cime du rocher nu qui domine la grève. Il regardait d'un côté la pleine mer, avec l'horizon fermé par la bande rouge du soleil couchant, de l'autre, la rade de Brest, et tout au fond de la rade, le port au-dessus duquel se dressaient les cheminées et les mâts des navires, resplendissant dans une dernière flamme de lumière expirante.

La jeune épouse s'affole donc, n'osant se confier même à son mari, de crainte d'être accusée de mensonge.

Et elle est effrayante cette autorité du père. M. Bons d'Anty, qui vit en Chine depuis vingt cinq ans, et la connaît admirablement, nous racontait qu'un Yun nam, il a vu se passer un drame que nous ne pouvons comprendre avec nos idées sur la famille, avec nos mœurs si différentes.

Face ossuse et décharnée, œil éteint, membres amaigris, tout le corps épuisé par la maladie qui le menait à la mort. De sa voix impérieuse et tonnante, qui jadis dominait le bruit des tempêtes, de sa vigueur dont les équipages de la flotte ne parlaient qu'avec admiration, de sa vieille intrépidité trempée dans les combats héroïques et dans les périls de la vie de mer, l'illustre marin n'avait rien gardé. Frappé soudainement par un mal qui ne pardonne pas, il n'était plus qu'une ombre.

La jeune épouse se trouvant donc sans défense contre tous les maux qui l'assaillent, elle qui n'a jamais été préparée à la lutte par son éducation, mais bien plutôt à la soumission absolue, n'a plus d'autre souci que de chercher dans la mort la fin de ses souffrances. La rue même lui est inconnue. Elle n'est jamais entrée dans une boutique, un magasin, pour s'attifer, commander la robe qui lui plairait.

Aussi la grande préoccupation d'une belle-mère est la surveillance étroite de sa bru pour empêcher le suicide.

En recevant cette lettre infâme, œuvre de quelque domestique congédié, l'amiral avait d'abord froissé fiévreusement entre ses mains, repoussant le soupçon qu'elle provoquait. Puis, obéissant par ce soupçon qui torturait son cœur, il l'avait relue, doutant pour la première fois de la fidélité de sa femme. Sous l'empire de ce doute épouvantable, il s'était arraché à son lit, traîné dans la chambre déserte; il avait soulevé la tapisserie, sous la tapisserie trouvée le coffret, l'écrasante preuve de son malheur.

Maintenant, il gémissait devant les témoignages irrécusables de la honte entrée dans sa maison. Il reconstituait, année par année, l'histoire de l'adultère, remontait aux origines de l'outrage continué depuis; et rapproché du tombeau par le coup qui venait de le frapper, il se demandait quelle vengeance, avant de mourir, il allait tirer des coupables.

En présence de tels actes, les nations européennes vont au mépris, à la vindicte universelle un peuple qui oublie le premier et le plus sacré des devoirs.

LA VENGEANCE DE L'AMIRAL

Comme une citadelle, le château était planté à la cime du rocher nu qui domine la grève. Il regardait d'un côté la pleine mer, avec l'horizon fermé par la bande rouge du soleil couchant, de l'autre, la rade de Brest, et tout au fond de la rade, le port au-dessus duquel se dressaient les cheminées et les mâts des navires, resplendissant dans une dernière flamme de lumière expirante.

Ses fenêtres étroites, taillées en ogive, encadraient des morceaux d'Océan percés à des lambeaux de soie verdâtre, où passaient, comme dans un décor, des voiles grises toutes gonflées par le souffle de l'air qui fraîchissait. Les créneaux de ses lochs tours découpaient sur le ciel nuageux leurs déchiquetures régulières. Les rares arbustes qui poussaient à l'entour de ses murailles avaient, dans leurs branches allongées sous le vent d'ouest, l'écheveau sinistre d'un fantôme de femme fuyant dans la nuit.

A l'approche du soir, le ciel s'assombrissait. L'orage, qui grondait sur la mer, poussait avec fracas, au pied du roc, de hautes vagues moutonneuses que l'écume de l'eau bordait d'une frange d'argent.

Dans sa chambre, au premier étage, l'amiral marquis de Bec-Hellouin se trouvait seul, assis devant une table sur laquelle étaient éparpillées des lettres ouvertes; parmi ces lettres, jointes pour la plupart, un bouquet de fleurs desséchées, un nœud de ruban bleu, un médaillon; tout à côté, entr'ouvert et vide, le coffret en ivoire sculpté d'où l'amiral venait de tirer ces reliques d'amour. Il les enveloppait d'un regard morne, que parfois une colère sourde, brusquement, sillonnait d'un éclair.

Le lendemain au lever du soleil le médecin-major du cuirassé et pour se venger.

Le matin de ce jour lui était parvenue une lettre anonyme datée de Nice où, depuis six semaines, la marquise de Bec-Hellouin avait établi, comme tous les ans, sa résidence d'hiver. Cette lettre disait brutalement: "Voici quatre ans que votre femme vous trompe, qu'elle est la maîtresse de votre ancien aide de camp, le capitaine de vaisseau Faucheron. Vous êtes seul à l'ignorer. Si vous voulez en acquiescer la certitude, entrez dans la chambre de madame la marquise. A la tête du lit, sous la tapisserie, une petite armoire existe dans la muraille. Forcez la serrure, ouvrez et vous serez convaincu de la vérité de ma déclaration."

En recevant cette lettre infâme, œuvre de quelque domestique congédié, l'amiral avait d'abord froissé fiévreusement entre ses mains, repoussant le soupçon qu'elle provoquait. Puis, obéissant par ce soupçon qui torturait son cœur, il l'avait relue, doutant pour la première fois de la fidélité de sa femme. Sous l'empire de ce doute épouvantable, il s'était arraché à son lit, traîné dans la chambre déserte; il avait soulevé la tapisserie, sous la tapisserie trouvée le coffret, l'écrasante preuve de son malheur.

Maintenant, il gémissait devant les témoignages irrécusables de la honte entrée dans sa maison. Il reconstituait, année par année, l'histoire de l'adultère, remontait aux origines de l'outrage continué depuis; et rapproché du tombeau par le coup qui venait de le frapper, il se demandait quelle vengeance, avant de mourir, il allait tirer des coupables.

pour la protéger. Elle s'était donc libérée, de son gré. De puis, adorée, gâtée, choyée, elle avait eu tout à souhait: désirs accomplis comme des ordres, fantaisies réalisées à peine conçues. L'été, dans la terre patrimoniale, l'hiver, dans le somptueux hôtel de Paris ou dans l'élegant villa de Nice, partout, elle était reine; partout, la renommée et le nom de son mari lui donnaient le premier rang.

Tandis que confiant et toujours épris, de loin comme de près, il enveloppait dans sa tendresse profonde, jouissait de ses succès, s'enorgueillissait de sa beauté, elle le trahissait! Durant quarante ans, il avait servi son pays, fait dix fois le tour du monde, pris part à vingt combats, au nord, au midi, sur la côte d'Afrique, en Crimée, au Mexique, conquis ses grades à la pointe de son épée, bravé la mort, accumulé longuement pour son fils un trésor de gloire, et voilà que tout à coup, au terme de cette vie si pleine, il se découvrait ridicule par la faute de cette créature.

Elle le condamnait à un supplice plus affreux encore, à ce doute horrible qui se glissait maintenant dans son cœur, montait autour de lui, l'enserrait de toute part. Son Patrice, l'orgueil et la joie des heures qui lui restaient à vivre! Etait-ce son fils? Etait-ce le fils de Faucheron? La double question, comme une ombre grandissante, se dressait impitoyable sur les débris de son bonheur soudainement détruit.

Patrice avait grandi librement dans le château paternel où sa mère, chaque hiver, le laissait aux soins de l'abbé, et où son père venait, entre deux croisières l'embrasser. Il était, comme un arbre robuste et droit. Sous son teint pâle, avec ses yeux profonds où s'allumait l'orgueil de la force qui s'éveille, ses cheveux bruns, serrés dru sur le front, sa taille fine et ses membres vigoureux, il avait la beauté d'un jeune dieu. Il admirait passionnément le vieillard dont il portait le nom; l'aimait plus passionnément encore. Entre eux, c'était tout instant un échange de tendres confidences où le cœur du père se fondait dans les caresses de l'enfant. Ce bonheur paternel, ces souvenirs de tant de douces joies, voluptueusement savourées par l'amiral, les meilleures de sa vie, le crime de sa femme venait de les ternir et de les souiller.

Le malheureux pressait entre ses mains tremblantes sa tête prête à écarter. La fièvre brûlait son sang, imprimait à sa chair un frisson douloureux, et il demeurait ébahi, écrasé, sans force, vaincu, légalant.

Je me vengerai. Te venger, pauvre homme! Comment? Tuer ceux qui ont déshonoré ton nom? Ils sont loin de toi. Les appeler? Mais, quand ils arriveront, tu auras cessé de vivre. Il le cherchait. La nuit vint sans qu'il eût trouvé. Il se coucha brisé.

Le lendemain au lever du soleil le médecin-major du cuirassé avait porté le pavillon de l'amiral, arrivait de Brest, comme tous les matins, pour voir son chef. Il fut épouvanté en constatant les ravages que venait de faire, en vingt quatre heures, le mal qu'il essayait de combattre. Son visage trahit son effroi.

— C'est fini, n'est-ce pas, docteur? lui dit l'amiral. — Oh! je n'ai pas perdu tout espoir, mon amiral; vous êtes en mauvais état. Mais... — Pas de mensonges. Vingt fois, j'ai bravé la mort. Je n'entends pas qu'elle se venge en me surprenant à l'improviste. Donc la vérité! Je l'exige!

Le docteur demeura silencieux pendant la durée de deux minutes. Puis, grave, il reprit: — A moins d'un miracle, mon amiral, ce soir, vous serez devant Dieu. L'amiral reçut le coup avec impassibilité. — Bien, dit-il; vous reviendrez, n'est-ce pas? — Je reviendrai, mon amiral. Ne désirez-vous pas faire prévenir madame la marquise? — C'est inutile. D'ailleurs, elle est à Nice. J'ai tenu à lui épargner le spectacle de mon agonie. Elle me croit indisposé, et saura toujours assez tôt quelle est devenue. On l'avertira quand je serai mort. Le docteur se retira. — Comment va mon père? lui demanda Patrice, qu'il rencontra sur le seuil de la chambre. — Le médecin-major ne répondit pas. Son regard levé au ciel, un soupir douloureux apparut seuls la vérité à l'enfant, qui, tout éperdu, se précipita vers son père. — Approche-toi, mon fils, dit ce dernier. Patrice obéit. L'amiral s'était redressé, le coude sur l'oreiller, sa main soutenant sa tête effroyablement pâle. — Tu as douze ans, Patrice; tu n'es qu'un enfant, et me voici obligé de te traiter en homme! Ecoute...

avait vieilli en mûrissant sa raison, et qu'en quelques instants il venait, porté par le malheur, de passer de l'enfance à la virilité.

L'année suivante, à la fin de l'automne, moins de dix mois après la mort du marquis de Bec-Hellouin, on commença à parler dans le monde du mariage de sa veuve avec le beau Faucheron. On en parlait en souriant, comme d'un événement des longtemps attendu. Il était en effet décidé. Après une longue séparation, nécessitée par les conventions, les amants allaient se réunir pour ne plus se quitter.

Un matin, le commandant arriva au château où la marquise, depuis le décès de son mari, vivait retirée, consacrée tout entière à son fils, en attendant le retour de celui qu'elle aimait. Dans la journée, Patrice se rendit auprès d'elle, et fièrement, avec une gravité au dessus de son âge.

— Est-il vrai que vous soyez au moment de vous remarier avec le commandant Faucheron, ma mère? demanda-t-il. — La marquise se troubla. — Qui t'a dit? s'écria-t-elle. — L'enfant gardait le silence. Elle continua: — Un fils n'interroge pas sa mère.

— C'est que je ne veux pas que le commandant Faucheron prenne ici la place de mon père, répondit Patrice résolu. — Tu ne veux!... Que signifie cette révolte?... Et lui montrant la porte d'un geste impérieux, elle ajouta: — Sortez, monsieur!

Il sortit. Quelques instants après, ayant fait une courte station dans sa chambre, il entra brusquement, sans frapper, dans celle du commandant, la main crispée sur un objet caché dans la poche de son pantalon.

Faucheron, debout devant une glace, se rasait. Il se retourna, vit Patrice, et dit: — Tu aurais pu demander l'autorisation d'entrer! — Je suis chez moi et j'ai à vous parler.

— Tu as à me parler?... Parle. — Je sais pourquoi vous êtes ici. Ce que vous voulez ne se fera pas! Vous partirez ce soir et vous ne reviendrez jamais. Je vous défends d'épouser ma mère. — Mais cet enfant devient fou! — Voulez vous m'obéir? — Toboir! répliqua Faucheron stupéfait, la pâleur au visage, la colère aux yeux. Sauve toi, mauvais drôle, ou gare à tes oreilles!

Et il marchait, la main levée sur Patrice. Patrice fit trois pas en arrière, en tirant de sa poche l'objet qu'il y tenait caché. C'était un revolver. Il leva le bras, visa et pressa la détente. Le commandant fit un tour sur lui-même et tomba foudroyé, une balle dans le front.

Un grand cri se fit entendre: la marquise entra et avait tout vu. — Malheureux! Qu'as-tu fait! vociféra-t-elle en se jetant sur son fils pour le désarmer! — Patrice la laissa faire; puis, comme elle se couchait affolée sur le cadavre, il dit, farouche: — Mon père, avant de mourir, m'a révélé que cet homme était votre ennemi et le mien. Il m'a ordonné de veiller sur vous, de vous protéger, et au besoin de vous délivrer. J'ai obéi.

On croit, dans le monde, que le commandant Faucheron s'est suicidé.

CUISINE.

Pardis

Casser des morceaux de pain rassis, les mettre dans l'eau froide, saler et laisser bouillir. A la fin environ 1 heure. Mettre gros comme une noix de beurre très frais et faire une liaison à l'œuf (si la panade est pour un jeune enfant, la passer au tamis et la sucrer à volonté).

Pardis braisés

Mettre dans une casserole des bardes de lard, une tranche de jambon, oignons, carottes, bouquet de persil, poivre, sel; y plonger les perdrix trépanées et plâtrées de lard fin; mouiller avec moitié vin blanc, moitié eau et une cuillerée de jus de veau; laisser cuire très doucement. Retirer les perdrix, les placer sur un plat chaud; dégraisser la sauce, y ajouter du jus de citron et la verser sur les perdrix.

Pois à la française

Mettre les pois dans la casserole avec environ 60 grammes de beurre par un litre de pois, puis un demi-verre d'eau; quand le tout est bien mélangé, ajouter un bouquet de persil, deux têtes de laitue coupées en deux, 5 ou 6 petites oignons blancs, un morceau de saumon, et les pois sont pas assez cuits; couvrir hermétiquement la casserole avec une serviette creuse plaine d'eau. Faire cuire très doucement une heure 1/2 environ, retirer le bouquet de persil et servir.